

Les Éditions de la reine Mab



**SOURCES NUES**  
**QU'UNE AUMÔNE FAIT ÉNIGMES**



La Pietà - *Bellini*

Wilfrid Sébaoun

**SOURCES NUES**  
**QU'UNE AUMÔNE FAIT ÉNIGMES**

*Poèmes*

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-36-X  
© Les Éditions de la reine Mab, 2016

# I

*La parole de labvé ne fut adressée pour dire :  
Avant même que je te forme dans le ventre, je te  
connaissais,  
Et avant que tu sortes du sein, je t'avais consacré, je  
t'avais placé comme prophète pour les nations !  
Je dis :  
Ah ! Ah ! Adonai labvé, voilà que je ne sais pas parler,  
car je suis un enfant !  
labvé me dit :  
Ne dis pas : Je suis un enfant !  
Car vers tous ceux vers qui je t'enverrai  
Tu iras, et tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras !  
Ne crains rien de leur part, car je suis avec toi pour te  
sauver — oracle de labvé —*

JÉRÉMIE

Chapitre premier, versets 4 à 8

[ Édition de la Bibliothèque de la Pléiade ]





## MÊME SI TOUT EST PERDU

Il a compris trop tard  
Les aveux de la Nature.  
Il n'a plus que la tristesse ironique  
Du soleil couchant à partager  
Avec l'Inconnue  
Qu'il cherche mal et qui pourtant  
Souffre comme lui.

La mer, sombre route, répond  
À la question qu'il ne pose pas à haute voix :  
Quel chemin,  
Ancien ou nouveau, suivre ?  
— La Vérité, la terrifiante, la rassurante Vérité.

Il essaie de noyer  
Dans des larmes clandestines  
Des souvenirs d'abandons déraisonnables.

Il entend dans la nuit qui vient vers ses yeux  
L'âme d'un soleil mort murmurer :  
« La mer, qui a pris mon corps dans son ventre,  
Ne vaticine pas, et n'a  
Qu'une seule réponse :  
La Vérité, la terrifiante, la rassurante Vérité.

## QUESTION MOINS INNOCENTE QU'ELLE N'EN A L'AIR

L'aube est encore nue. Défierai-je  
La souffrance à la robe si ample,  
Moi, qui eus si peu de courage  
Devant ce qui était si simple ?

## UN JARDIN MASQUE SANS VISAGE

Ah ! mon pauvre jardin plaintif,  
Comme ce printemps est injuste !  
Pourquoi fallait-il que s'incruste  
En toi la nostalgie des ifs ?

Malgré l'exil des neiges lasses,  
Mes mortes ne reprochent rien  
Aux tombes vieilles, car tout lien  
Réel pâlit quand le temps passe.

Tu vieillis aussi seul que moi,  
Mais Dieu écoute nos prières  
Silencieuses comme les pierres,  
Et pardonnera, c'est sa loi  
De pitié pour toute la terre,  
La faiblesse de notre foi.

## UN JOUR D'ÉTÉ SANS PUDEUR

Dépouillés de toute leur tristesse,  
Que deviendraient-ils sous leur vieux ciel,  
Ces marronniers où notre raison  
Trouve sans fin des nids de remords  
Séparés de leur trouble origine  
Et masqués d'un silence impalpable ?

Les yeux des statues ont souvent  
Promis l'oubli à tout le jardin !  
Des éclairs d'oubli ont pu percer  
Les ténèbres nues d'une mémoire  
Hostile aux serments de la Nature  
Traduisant la Parole de Dieu.  
Des éclairs ! seulement des éclairs !  
Et la nuit de la mémoire engendre  
Sans espérance un désert aveugle  
Où s'éteint tout écho du passé !

La nostalgie du jardin est prise  
Dans la nasse d'un ciel sans nuages.  
L'émotion des fleurs est à son comble ;  
Quels pleurs pourraient leur faire oublier  
Les berceuses chantées par la pluie ?

Faudra-t-il que des ombres violentes  
Libèrent le Jour de la Colère ?

Déjà au loin sonnent les Trompettes ;  
Les marronniers semblent chuchoter.

Buisson de promesses délaissées,  
Le soleil descend vers tous les arbres ;  
Le cuivre de son exil se teinte  
De sang d'ombres trop tôt retournées  
Aux rêves secrets d'une mourante.

## UN TEMPS DE NAUFRAGES

Dans l'âpre désert de la solitude  
Un homme las, malgré sa lassitude,  
S'obstine à chercher des chemins cachés  
Qui révèlent Dieu et la liberté.

Un homme, enchaîné depuis sa naissance  
Au démon pervers qui a fait de lui  
Le serviteur d'ordinaires souffrances,  
Infligées et subies. — L'amour le fuit.

Le vieux mécréant scrute l'horizon.  
La mer, éperdue, n'a plus que sa houle  
Pour séparer cet homme de la foule  
Des vindicatifs et violents démons.

## MYSTÈRE D'UN SAVOIR EN GESTATION

Tu ne connais que par oui-dire  
L'aube de ce jour incertain,  
Troublant comme un masque de cire  
Affrontant un rêve sans fin.

« Est-ce la meilleure ou la pire  
Des aubes qu'on puisse décrire ? »  
Se demande ton âme, — en vain,  
Car se lève le jour certain  
Du Jugement, et tu le crains,  
Ce jour de l'aveugle tristesse,  
Ce jour du suprême abandon  
Sans recours de toute promesse,  
Ce jour surgi du temps profond.

Ton âme est née laide et cruelle,  
Mais ni toi ni le Créateur  
N'avez dit votre dernier mot.  
N'as-tu pas renié tous les maux  
Qui prirent source dans ton cœur ?  
Qui sait ce que la mort révèle  
Seulement au dernier moment  
De leur vie aux agonisants ?

## LES LARMES DE BONHEUR

Pourquoi seriez-vous en vain revenues  
Dans les miroirs de vos sévères nuits  
Qui cachent à vos yeux l'étoile nue ?  
Pourquoi imaginer que Dieu vous fuit ?

Votre âme n'a pas été appauvrie,  
Et vous redoutez le courroux de Dieu !  
N'êtes-vous pas égales dans les cieux  
Où librement errent vos rêveries ?  
Avez-vous conspiré contre le roi  
Qui à l'univers a donné des lois ?  
De son sein mystérieux vous êtes nées,  
Et de lui dépend votre destinée.  
À quoi bon jadis vous être exilées ?



## CHANSON DE TOUTE SAISON

Quand dans ce monde d'apparences,  
Nos âmes se seront trouvées,  
Elles banniront la souffrance  
De craindre d'être séparées.

Nous découvrirons sous la cendre  
Les tisons d'un monde inconnu,  
Aussi familier, aussi tendre  
Que notre vieux monde connu.

Convaincus, comme l'Ecclésiaste,  
Qu'il n'est qu'un temps pour ce qui vit,  
Nous aurons renoncé aux fastes  
De la recherche de l'oubli.

Nous parlerons de notre mort  
Comme d'une chose ordinaire  
Confiée à Dieu dans des prières  
Des marins s'éloignant du port.

Mais dans un ineffable ailleurs  
Nous découvrirons des chemins  
Qui nous mèneront au Jardin  
Béni par le Consolateur.

## UNE HEURE D'UNE ERRANCE FÉCONDE

Dans les rares nids d'une haie,  
Un silence léger se fit.  
Pensif, attentif à des plaies  
Cachées dans un impur oubli,  
Le cœur libéré de sa taie,  
Le poète errant se soumit  
À son deuil, — et Dieu le comprit.

## SOUS DES CIELS SÉVÈRES ET SANS MASQUE

Les plaies de ton âme se dressent  
Devant toi dans toutes les glaces.  
À quoi bon détourner ton regard  
Comme si tu croyais vraiment  
À l'innocence du hasard !

Quelle douleur pourrais-tu fuir  
Sans mourir, dans la cage de fer  
Où tu erres sans repos  
Depuis ta lointaine naissance ?

« Le temps de rire sans mentir  
À ton attente secrète  
Est épuisé ! » te crie ton corps.  
Comment pourrais-tu ne pas te souvenir  
De la lâcheté vénéneuse  
Qui t'a rendu aveugle et sourd  
Aux serments de la Vérité  
Si longtemps, hélas ! si longtemps ?

Ta mémoire te trahit,  
Mais tu t'obstines à marcher  
En scrutant l'horizon brumeux !  
Et tu sais que c'est inutile,  
Nul ne pouvant s'arrêter  
Au bord de l'ultime mystère !

## CROIRE ET SAVOIR

Que savons-nous de ceux dont le destin  
Est de souffrir tout autrement que nous ?  
Peut-être peu, peut-être presque tout :  
Souffrir, mourir, rien d'autre n'est certain !

Pour notre œil nu le fond du ciel est noir  
Dieu, masqué, seul est source du savoir  
Que notre cœur a des êtres humains  
Qui vivent un instant sur cette terre  
En rêvant d'être éternelle lumière  
Dans le cœur du Dieu qui vit dans leur sang  
Et leur promet un amour tout-puissant !

Croire et savoir sont choses différentes.  
Nos cœurs peureux toute la vie nous mentent,  
Certes, mais à voir la réalité  
Comme elle est, a-t-on tort de se méfier  
Du vrai Dieu de pardon et de pitié ?

## UN VAINCU RÉSIGNÉ

Il met sa main droite, les doigts écartés,  
Sur son visage, pour prier.  
Il sait qu'il va dormir,  
Mourir,  
Pourrir.  
Il sait qu'il n'a pas su cueillir  
Sa part d'homme transfiguré  
Dans le jardin des longues souffrances.  
Il sait qu'il n'a pas su, vraiment pas su,  
Trouver sa juste part  
De rêve réalisé.

## À UN JARDINIER PERPLEXE

Tu es un bourreau de toi-même  
Si ta paresse a le pouvoir  
D'éteindre l'étoile qui t'aime  
Dans un ciel où tu peux la voir.

Ne te plains pas quand tu te lèves  
Trop tard pour pouvoir recueillir  
Les lambeaux épars d'un long rêve  
Où tes tourments allaient finir.

Travaille, prie, travaille encore,  
Fais ce que tu peux pour qu'enfin  
Les yeux de ton cœur voient éclore  
Les promesses du vieux jardin.

## PROUVÉ PAR TANT D'OMBRES SOURDES !

Je n'ai ni travaillé,  
Ni aimé, ni souffert,  
Comme il faut. — j'ai prié  
Trop tard ! D'après éclairs  
De remords vont percer  
Sans fin mon cœur amer.

Sinistre est l'avenir  
Que le sombre silence  
De Dieu fait pressentir  
Sans détours, sans nuances !

Filles du Créateur,  
Des ombres, dans mon sang,  
Nourrissent dans mon cœur  
Le Mystique Serment.

Pourrais-je sans mentir  
Dire au beau ciel de France  
Qu'il me verra mourir  
Sans aucune espérance ?

Ah ! sainte Vérité,  
Renie, par charité,  
Ta triste nudité !

## ÉPITAPHE VOULUE PAR UN LIBRE PENSEUR

Passe, passant, puisque tu sais  
Qu'on ne meurt qu'une seule fois ;  
Prie ou tais-toi, ça ne me fait  
En vérité, ni chaud ni froid !



## MALGRÉ TOUT, UN RAYON DE CERTITUDE

Contemplées ou imaginées  
De n'importe quelle rive,  
Les tempêtes de printemps  
Mettent les rêves à l'épreuve,  
Sans jamais rien révéler.

Que savent les horizons  
Des baisers dont les embruns  
Consolent un peu les mal aimés  
Qui regardent, regardent,  
Et envient les océans ?

Les océans !  
Qui dira que les mal aimés se leurrent ?  
Les océans ne sont-ils pas heureux ?  
Aucun chemin n'est perdu en eux,  
Aucune voix ne défie  
La profondeur de leurs abîmes !  
Ils ne partagent qu'avec le ciel  
La mélancolie du soleil couchant.  
Leurs immenses attentes se nourrissent  
De la passion de la nuit !

## PAR UN BEAU JOUR DÉTÉ

Tu te dis que tu vas mourir, et tu vois  
Le ciel d'un bleu aussi étrange  
Que le bleu des yeux de la Madone  
En train de méditer, comme perdue  
Dans le sombre silence de Dieu.  
Tu te dis : « à quoi suis-je utile ? —  
Qui sait si l'océan ne confie pas  
À quelque coquillage  
Une réponse véridique ?  
Pourquoi l'âme enfermée dans mon corps  
S'est-elle fait tant de mal ? »

Enfantant un éternel vertige,  
L'écume du temps  
Meurt sur toutes les rives !

De plaines lointaines s'échappent  
Des oiseaux gris comme un soleil  
De décor poussiéreux.

## APRÈS AVOIR DÉNOUÉ L'ILLUSION D'UNE AUMÔNE

La raison, qui à Dieu me lie,  
Est bien plus jolie  
Que toi, charitable folie,  
Je te répudie !  
Pardonne à mon cœur s'il oublie  
L'ombre de la vie.

## TROP TARD ?

En ce temps régnaient l'ignorance et la guerre.  
C'était le début d'une ère de misère  
Opaque et nue pout ton cœur de pauvre hère.  
Une femme pauvre aida ce cœur blessé.  
Elle avait reçu le pain de charité ;  
Instinctivement elle te l'a donné ;  
Pourtant tu n'étais pas plus qu'elle affamé ;  
Tu as très bien compris que les exigences  
De son cœur l'emportaient sur son indigence.

Malgré sa pauvreté elle partageait  
Son logis avec un chat que tu aimais.

Aujourd'hui, séparé d'elle par la mort,  
De ce souvenir tu nourris ton remords  
De n'avoir pas su, lorsque Dieu l'exigeait,  
Lutter avec le mal dont ton cœur souffrait.

## UN AVANT-GOÛT DE LA DAMNATION

Comme sont lentes et amères  
Les heures d'un mauvais larron !

Je fus troubadour et trouvère  
Dans des rêves de ma façon.  
Cette nuit nue me désespère,  
Je n'y trouve aucune chanson,  
Et ma mémoire prisonnière  
N'attend ni rançon ni pardon.

Mon cœur tombe comme une pierre  
Dans un puits peut-être sans fond,  
Et je ne sais pas les prières  
Que les mourants mécréants font.

La vie n'est ni belle ni bonne ;  
Brèves sont les saisons d'aimer.  
Je ne peux crier à personne :  
« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

## ÂPRE NUDITÉ

Le fleuve qui charrie des rêves morts  
Vers l'océan aveugle et sans mémoire  
Laisse le ciel seul avec ses raisons,  
Toutes ses plaies à vif, et son silence.

Qui sait quelle étoile ouvre savamment  
De nuit en nuit le regard intérieur  
Des saules méditant sur le mystère  
Des harpes où mûrit la Vérité ?

La mort, dernier inévitable exil,  
Sépare et unit le fleuve et les saules.  
L'idée, abandonnée à l'océan  
Ou au désert, qui pourrait la sauver ?

Rien ne dément la nudité des rives.  
Sur les chemins des stériles attentes,  
La solitude ôte son dernier masque.  
Les plaintes des élus sont-elles vaines ?

## ÉCRIT MALGRÉ LA NUIT

Nous entendons nos cœurs gémir sans cesse ;  
N'y a-t-il pas de fin à leur détresse ?  
Hélas ! leur ciel est peint d'âpre tristesse.

J'ai voulu cueillir pour toi dans ma vie  
Les fleurs de feu d'un jardin de folie, —  
Mon sang n'a rien sauvé de l'incendie !

Ton cœur rédempteur, au milieu des flammes,  
N'a pas réclamé son dû à mon âme.  
Comme les Destins peuvent être infâmes !

Victimes tous deux des Destins immondes,  
Nous serons bientôt chassés de la ronde, —  
Serons-nous consolés dans l'autre monde ?

## COURAGE ENFANT DE LA PEUR

Je sais aujourd'hui pourquoi  
Le fleuve me faisait peur,  
Et je m'impose la loi  
De me méfier du malheur.

Le malheur est compagnon  
Fidèle de mes amours ;  
Ni le cœur ni la raison  
Ne rassasient ce vautour.

Le poète que je suis,  
Au prix de bien des efforts,  
N'est certes pas ce que fuit  
Le plus promptement la mort !

Quel fleuve ? il y en a tant !  
Le mécréant peut choisir  
Son heure facilement  
Quand il ne veut plus souffrir.

Mais moi, qui crains le Néant  
Pas beaucoup moins que l'Enfer,  
J'affronte encor mes tourments, —  
Mais c'est un défi amer !



## FRAGMENT D'UN IDÉAL

Oublier, oublier que le passé  
Ne fut que douloureux aveuglement,  
Aveugle douleur, joie rare et trompeuse.

Pouvoir s'imaginer encore à naître  
En ignorant les secrets du Jardin.

Oublier la violence et le cynisme  
De vérités qui harcèlent mon âme !  
Car comment croire à la toute-puissance  
En même temps qu'à la miséricorde  
D'un Dieu qui voit et tolère le mal ?

## LITANIE EN DÉSORDRE

Toujours, toujours, devant moi l'Adversaire !  
De ne plus le voir je serais surpris.  
Vais-je enfin noyer ma mémoire amère  
Dans un philtre clair promettant l'oubli ?

J'ai fait souffrir, j'ai souffert, j'ai vieilli,  
Dans un monde dur, sous un ciel de pierre ;  
En étudiant comme Faust, qu'ai-je appris  
De ce que sont l'esprit et la matière ?

Je t'ai rêvée rosée sur la bruyère  
Et reine des champs couronnée d'épis  
Venant me faire roi du paradis  
Au nom de Dieu et au nom de ma mère,  
Mais, hélas ! je ne suis qu'un pauvre hère.

Je sais que sont vains les pleurs et les cris  
D'un enfant quand la mort a pris sa mère ;  
Je sais que tout ce que Dieu a promis  
Est énigme au pécheur qui désespère.

Je sais que je dois bâtir mes prières  
Comme les oiseaux bâtissent leurs nids,  
Pour apercevoir mon rêve blotti  
Dans un lumineux silence éphémère.

## SOUFFRANCE ET RÉVOLTE D'UN CHERCHEUR DE DIEU

Je cherche comment me chercher en toi,  
Mais de tous les feux dont je crois entendre  
Dans mon vieux désert s'élever la voix,  
Quand je m'approche il ne reste que cendres !

Et tu dois te chercher, toi, dans mon cœur  
Où tu as tant d'apparences diverses,  
Juge sévère, ou rédempteur qui verse  
Au noir Destin la rançon du pécheur !

J'ai à trouver en toi une promesse  
Qui libère mon cœur de sa tristesse ;  
Qu'importe que ce soit un pur mensonge,  
Si en vérité la vie n'est qu'un songe !

## UNE ÉPITAPHE QUI DÉMASQUE DE VIEILLES TÉNÉBRES

Qu'est-ce que la mort sinon le silence  
D'une âme qui ne peut se résigner  
À n'être qu'un cri que le vrai Dieu lance  
Dans le faux infini qu'il a créé ?

C'est dans le sein de Dieu qu'est la vraie vie.  
Et moi, qui fus poète un peu hâbleur,  
Je ne peux cacher la mélancolie  
D'une âme errant dans l'éternel *ailleurs*.

## VOYAGEUR DE VENIMEUX ÉTÉS

Ce n'est qu'un homme, et son destin  
Est de suivre des chemins  
Creusés d'ornières sans âme  
Pleines d'une eau qui reflète  
Le ciel, tonnant ou muet.

C'est un homme. Il entend sans les comprendre  
Les litanies d'attentes défigurées.  
Il se méfiera trop tard  
Du soleil qui roule sans fracas  
D'un bout à l'autre  
Du mystère de l'avenir.

Il sent confusément que les blessures  
De son cœur ne se fermeront pas.  
Il sent que les énigmes proférées  
Rageusement dans sa poitrine  
Ne sont pas assez profondes  
Pour forcer la mort à se taire.

C'est un homme.  
Sur son âme aveugle et souffrante ruisselle  
Le sang de la vieille, vieille connaissance  
De la lutte de Bien avec le Mal.

## SEUL DEVANT LA FENÊTRE FERMÉE

Il fait froid ! la chambre est un triste abri !  
On dirait que dehors quelqu'un gémit.  
Un pauvre enfant qui se croit las de vivre ?  
Est-ce la mort qui passe par ici  
Pour m'éprouver, Compagnos du Souci ?  
De quelle attente est ce linceul de givre  
Que la Nature montre à mon esprit ?

Sur le givre vivant la main écrit  
Ce que le cœur ne peut confier aux cris  
De l'âme tourmentée par ses oublis,  
Seule devant Dieu. Quel amer défi  
Au rêve quand la nuit déjà pâlit !

## PRIS DANS LA NUDITÉ DES HEURES

Nous sommes seuls sur ce rivage.  
Notre destin est d'être des humains  
Que ni la nuit ni l'oubli ne consolent.  
Sans appel serait le silence  
Si la nature était juge et partie !

Monotonement gris  
Est le ciel, et sans fin, sans fin,  
Le murmure des vagues  
Nait et renaît devant nous  
Sans avoir rien révélé.

La pluie, aveugle mais fidèle  
Aux rêves confiés à l'océan,  
Laisse comprendre seulement  
Les dernières paroles  
D'un très long incorruptible chant.

Une attente indignée s'élève  
Et se mêle au chant de la pluie  
Lorsque nos cœurs, hélas ! coupables  
Se grisent de leurs questions  
Aux étoiles cachées du Mal.

## PLAINTE D'UN FANTÔME DANS LE GHETTO

Ô lune, poisson blanc  
De cette lagune sombre  
Qu'on appelle ciel de nuit, faute de mieux,  
Es-tu résignée  
À perdre des nuées de tes écailles  
Dans l'eau de mystère impur  
De notre lagune ?

Ne sais-tu pas encore  
Que nous sommes prisonniers  
De l'eau qui a nourri et bercé nos rêves  
Pendant un nombre d'années  
Que seul peut dire petit  
Dieu qui t'a créée solitaire  
Et destinée à marquer le temps ?

Ô fille changeante de Dieu, lune,  
Ne veux-tu plus être l'étendard  
Des poètes que révolte  
Le silence de l'infini ?



## RÉCIT DU DERNIER PERSONNAGE

Un temps de ruines éparses  
S'ouvrit aux remords sans ombre.  
Les horizons des nuits oublièrent  
Sincèrement les étoiles nues.  
Ce fut un temps où même la fièvre  
De l'âme était sans ressource,  
Car les masques glacés de la mort hurlèrent.

Un silence venimeux rampait  
Dans les vestiges des rues  
Où avaient fleuri de bruyantes révoltes  
Contre le Mal, hélas ! bien tard.

On vit une multitude  
D'étoiles de malheur, affamée,  
Tournoyer au-dessus des cadavres  
Des vieilles bonnes nouvelles.

Cependant,  
Aucun des chemins perdus  
Ne put récuser la main  
Qui devait écrire avec son sang.

## MAUVAIS PASTEUR

Lorsqu'il ne trouva plus rien  
Pour faire boire ses rêves  
Dans son désert sans mirages,  
Il partit, mais ne sut pas se résigner  
À voir l'horizon toujours le devancer.  
Il s'arrêta, ses rêves moururent.

## QUE SUIS-JE ?

Issu d'une âpre nuit comme un éclair,  
Je fus un moment l'ardente promesse,  
Révélée au cœur d'un jardin caché,  
Du retour prochain de l'attente unique,  
Remède certain à toute détresse.

Suis-je un rayon du soleil nostalgique  
Né dans le ciel nu du Commencement ?  
Suis-je le regard de la Rédemptrice  
Qu'attend l'univers depuis le big-bang,  
Et qui viendra avant la fin des temps  
Souffrir pour les enfants d'Ève et Adam ?

Que suis-je sinon ce que je serai ?

## CHEMIN DE VÉRITÉS

Une nuit d'humble méditation  
Dans le jardin du dernier rivage,  
Ayant compris les sanglots des fleurs,  
Je me suis assis, et j'ai cherché  
Dans tes yeux, miroir où naviguait  
Le vieux serment du sang de l'oubli,  
Les adieux d'un passeur sans remords.

Les étoiles étaient pâles.  
L'horizon, lointain,  
Paraissait vouloir dissimuler  
Les chemins des Destins.  
Tu pouvais dire non à l'épreuve.  
Dans quel cri réel d'un oiseau réel  
Percevais-tu l'angoisse du Phénix ?

J'avoue que j'ai tenté de croire,  
Longtemps,  
Que les cernes de ton cœur  
Seraient l'ultime incarnation  
De notre attente  
Dans des jardins toujours avides  
De miracles de la rosée.

## ABSENCE TERRESTRE

Absence nue, ogresse plus vorace  
Que les sables mouvants des rives mornes  
Qui sans les choisir dévorent leurs proies ;

Absence masquée de sa transparence,  
Insensible aux regards désespérés  
Qui cherchent Dieu dans un rêve ironique  
Du ciel ouvert à la réalité ;

Absence miroir, peut-être fécond,  
Peut-être stérile, où une souffrance  
Cherche en elle une preuve indiscutable  
Qu'elle est la mère et la fille de Dieu ;

Absence révélée au fil des ans  
Toujours plus obscure et plus familière,  
Dois-tu m'accompagner jusqu'à ma mort ?

## NID DE FLAMMES

Qu'es-tu si tu n'es pas dans les ténèbres  
Fenêtre, feu éteint puis rallumé  
Par la conscience aiguë d'être mortel,  
Et blessure sans fard du crépuscule ?

Quel mur saigne plus haut que le phénix  
Qui s'incarne en toi douloureusement,  
Dans quelle chambre envahie par des rêves  
Viendront s'ouvrir les mensonges des heures,  
Si tu n'es pas le puits sans horizon  
Où se perd sans retour la solitude ?

De quel silence nu aurais-tu peur  
Puisqu'au soleil du soir plait ton audace,  
Puisque tu viens d'un mystérieux ailleurs,  
Puisque tu sais des chemins de patience ?

Tu as raison de dire à la Lumière  
Qui meurt et renaît au dixième mois :  
« Aucun regard humain ne peut percer  
Le secret sans nom de la charité. »

## II

*I'll come when thou art saddest,  
Laid alone in the darkened room,  
When the mad day's mirth has vanished,  
And the smile of joy is banished  
From evening's chilly gloom.*

*I'll come when the heart's real feeling  
Has entire, unbiased sway,  
And my influence o'er thee stealing  
Grief deepening, joy congelating,  
Shall bear thy soul away.*

*Listen! 'tis just the hour,  
The awful time for thee:  
Dost thou not feel upon thy soul  
A flood of strange sensations roll,  
Forerunners of a sterner power,  
Heralds of me?*

EMILY BRONTË





## UNE VEILLÉE ORDINAIRE D'UNE ESSEULÉE

Quel rêve mourant rougeoyait encore  
Dans l'âtre hanté par ses souvenirs  
De promesses floues qui venaient d'éclorre  
Dans le ciel mystérieux d'un avenir  
Où les hivers confieraient à la terre  
Des neiges parées de secrets de mère ?

Elle était seule avec son faible espoir,  
Et de sa vie bientôt viendrait le soir.

Et Dieu ? — hélas ! c'était une chimère  
Qui ne rendrait pas la nuit moins amère !  
Quelle attente viendrait à bout du noir  
Silence absolu d'un Dieu solitaire  
Qu'on ne saurait ni entendre ni voir ?

## INTERMÈDE

Que pourrais-je dire encor  
De mon misérable corps  
Que l'on verra bientôt mort ?

Je ne dirai de mon âme  
Rien de nouveau, — cette flamme  
N'est que ce que Dieu réclame.

Je vais mourir, c'est fatal,  
Seul dans ce lit d'hôpital,  
Car j'ai fait bien trop de mal.

Cette chanson sent le soufre  
Et Dieu dans son ciel en souffre :  
La mort n'est-elle qu'un gouffre ?

Effroyable est l'agonie !  
Ne m'abandonne pas, prie  
Que douce soit l'autre vie.

Mon cœur qui n'entend pas Dieu  
N'est ni fort ni courageux ;  
Fais pour moi ce que tu peux !

Si dans Ramah on entend  
Rachel pleurer ses enfants,

Que faire de consolant ?

Pour ce pauvre homme qui meurt  
Vieux mécréant, vieux pécheur,  
Prie Dieu du fond de ton cœur !

N'es-tu pas, grave et fidèle,  
Celle que sans fin j'appelle,  
Ma rédemptrice réelle ?

## LAMENTATION UTILE

Comme l'attente est douloureuse  
Dans ce pays de souvenirs  
Profonds comme l'ombre de Dieu !

Le rire de l'herbe épouvante  
Les flammes nues de mes prières.  
Dans quelles haies cacher mes larmes ?  
Quel chemin voudra témoigner  
Pour sauver mon âme hantée  
Par un passé toujours vivant  
Qui n'a pas été racheté ?

Que peut dire un pauvre soleil  
Dans l'heure qui va se fermer ?  
Un adieu résigné aux ombres ?  
Combien pèse un rêve infécond ?  
Ce qu'il sait de la nuit marâtre ?

Lorsque la fille de Jephthé  
Et ses compagnes reprochèrent  
Au ciel son ténébreux silence,  
Naquit le vent qui m'accompagne  
Sur mes chemins de nostalgie  
En murmurant pour mon cœur seul  
Un long serment plein d'amertume.

Que puis-je faire maintenant  
Pour ces collines qui refusent  
De renier leur vieil horizon ?

Que puis-je faire pour trouver  
Un peu de paix dans la mémoire  
D'un Dieu las de vains sacrifices ?  
Si tu le sais, âme fiévreuse,  
Quand me le révéleras-tu ?

## N'EST-CE QU'UNE SIMPLE RÉPARATION ?

Cet été-là,  
Nous devînmes deux branches  
Et leurs feuilles périssables  
D'un rêve qui se révéla  
Bientôt chétif, puis infirme.

C'était un rêve né  
Dans un sillon creusé par la souffrance  
Dans ton âme tendre.  
Hélas ! l'Ange du Bizarre  
A mutilé ce pauvre rêve,  
Tirant parti des fautes de nos âmes.  
De ce que furent ces fautes  
Il vaut mieux ne rien dire :  
Pourquoi assombrir  
Des pardons nécessaires ?

Savais-tu mieux que moi par quels chemins  
Les mensonges des nuits nous conduiraient  
Jusqu'aux confins de nos attentes vaines ?  
Nous avons tant de surprises mouvantes  
À vaincre avant d'atteindre une aube franche !

Qu'ai-je écrit sur le bronze imaginaire  
De la cloche éternelle où tu gémis ?  
Je ne m'en souviens pas ! Seule est fidèle

À mon esprit inquiet notre tristesse.

La vieille angoisse de nos âmes  
Ruisselle sur nos souvenirs.  
Se peut-il que nos prières  
Et nos larmes soient stériles  
Dans le jardin clos de Dieu ?

Ironie d'une espérance feinte  
Ou réelle attente de nos âmes ?  
Nous voici, vieux, très vieux,  
Devant une haute verrière  
Où passent les flots calmes  
D'un rêve changeant et inchangé,  
Rêve où vit une lumière  
De douleur et de consolation.

## D'UNE GRAPPE SANS REFLET

Les mains unies, ils se parlent tout bas.  
Ils ne rêvent pas, car ce qu'ils décrivent  
Est simplement ce que leurs âmes voient  
Des promesses de Dieu, dans leur jardin :  
Les sources d'un mystère où le hasard  
Fait d'un avenir surgir le passé.

Une ombre nue flotte dans leurs paroles.  
Comment pourraient-ils vêtir de lumière  
Un regret que seul un délire apaise ?  
Qui sont-ils si la vie les berce en vain ?

L'indécise clarté des confidences  
Qui lentement se révèlent à eux  
Luttera, — sans répit, — jusqu'au déclin  
Du Premier Jour, avec le pur Néant.



## CHANSON POUR LA FIN DU RÈGNE DES RÊVES

Pauvres femmes, pauvres femmes,  
Sauvez-vous, sauvez-vous  
Des vengeuses flammes  
De l'enfer vos âmes ?  
L'espérer serait fou !

Cœurs cruels, sans courage  
Croyez-vous, croyez-vous  
Sans fruit la colère  
De Dieu qu'exaspère  
Vos folies, vos folies ?

## HEURES D'INQUIÉTUDE PARTAGÉE

La mer avoue que des rêves obscurs  
Nés de ses eaux hantent tous les rivages  
Où nous attendons des révélations  
Des soleils fascinés par des abîmes  
Aveugles et sourds qui les épouvantent.

Nous nous sentons soumis à des épreuves  
Dont nous essayons en vain de comprendre  
Le sens dissimulé par notre sang  
Comme la nuit par la pourpre du soir,  
Comme les pleurs des flots dans les embruns,  
Comme un rire amer dans les cris des mouettes.

Nous essayons d'apercevoir l'épave  
Que les récifs ont laissée à la mer.

Avons-nous le pouvoir de renoncer  
À satisfaire un désir douloureux  
Et probablement source de désastres,  
Désir enveloppé de brume épaisse  
Propice aux desseins secrets des passions ?

Voilà que, calmée, la mer parodie  
L'accueillante mort promettant l'oubli  
Aux cœurs blessés qui envient les soleils  
Qui descendent sanglants vers l'inconnu.

Nous sommes venus contempler ensemble,  
De ce rivage, une mer guérisseuse.  
Pourquoi avons-nous peur d'être déçus ?  
Ne voyons-nous pas les vagues bercer  
Des cœurs nus amers séparés de Dieu ?  
Pourquoi nous méfions-nous de cette mer  
Élue par les soleils pour y renaître ?  
Nos cœurs ne sont-ils que de purs démons  
Sans autre avenir que d'être noyés ?

## AUMÔNE D'UN SILENCE

Sommes-nous trop vieux pour comprendre  
L'adieu d'un rivage désert ?  
Verrons-nous le soleil descendre  
Comme un fantôme dans la mer ?

Nous n'avons pas su nous attendre ;  
Le reflet du soir dans l'eau tendre  
Et l'âpre miroir qu'est la chair  
S'unissent, dans nos cœurs amers,  
Comme les flammes et la cendre  
D'un feu qui évoque l'enfer !

## DES TEMPS DE PAUVRES SURPRISES

L'ombre de Dieu ne nous rassurait plus.  
Il y eut du sang marquant sans recours  
La faille ouverte au secours du silence.

Dans le vieux jardin où rôdent nos rêves,  
Il y eut des fleurs d'amère violence  
Et l'adieu du soleil dans la rosée.

Blotti dans le nid d'une nuit secrète,  
Il y eut l'oubli si lourd et si frêle  
Que portent dans leur cœur les orphelins.

Il y eut un âpre enchevêtrement  
De nos souvenirs et de nos attentes,  
Défi à notre chair et à ses ombres.

L'hiver est dur, et je fus séparé  
Tôt des horizons ouverts par la neige  
Qui tombe du ciel que tes yeux contemplant.

Il y eut dans mon âme une flambée  
Mystique, — hélas ! inutile est la cendre,  
Et j'irai, sans toi, souffrir dans l'enfer !

## ÉPITAPHE NUE

Yorick, tu étais plus sage que moi  
Qui ne sais même plus en quoi je crois !  
Et que reste-t-il, aujourd'hui, de toi ?

Je voudrais bien savoir sur quoi se fonde  
La foi en un Dieu créateur d'un monde  
Qui fit de Tristan et Yseult la Blonde  
De vrais martyrs de son indifférence  
Aux poèmes d'amour et de souffrance !

Je ne dis pas que ma folie fut pure,  
Car jamais pitié ni remords ne purent  
Bannir de mon cœur les mots d'un poème  
Baume pour le cœur d'une femme, même  
Abandonnée par un homme qu'elle aime !

En fin de compte, à quoi bon tant de mots  
Si le néant dévore tous les maux ?

## PROPHÉTIE EXIGEANTE

Tu viendras, purifiant la violence  
Des sources de la nuit,  
Révéler à mon âme un ailleurs  
Moins âpre que l'attente  
D'un retour sans masque d'oubli.

Tu viendras, devançant  
L'étoile nue des sacrifices,  
Montrer le vrai chemin  
Des pèlerins qui ne renient plus  
Que leurs lâches reniements.

Tu viendras, faisant rougir  
De honte ma faible patience.

Tu viendras  
Vêtue d'ombre ? qu'importe !  
Tu seras vieille ? qu'importe !  
Tu chanteras à mes rêveries  
Des berceuses rassurantes  
Inspirant l'amour de l'infini.

## NOUVELLES D'UN TEMPS QUI VIENDRA

Nous écouterons des histoires  
Imaginées pour des enfants  
Qui voudraient mais ne peuvent croire  
Aux généreuses fées d'antan.

Lorsque la nuit sera tombée  
Nous échangerons des secrets,  
Peut-être beaux, peut-être laids,  
De nos âmes par eux troublées.

Dans le jardin des longs adieux,  
Le vent, sans nous, fera des rêves  
Sulfureux, car la mort achève  
Seule les œuvres nues de Dieu.

Goûtant l'amertume éphémère  
De souvenirs d'un temps perdu,  
Nos yeux se diront ; « Jamais plus  
D'anémones qui désespèrent ! »

« Refusons d'offrir au malheur »,  
Se diront nos mains enlacées,  
« Le trouble parfum de pensées  
Périssables nées dans les fleurs ! »

Des sources franches de nos âmes



Aux mensonges de notre amour,  
Nous saurons par mille détours  
Venir à bout du doute infâme !

Alors, nous viendrons, rassurés,  
Dans cette demeure bâtie  
Patiemment pour la poésie,  
Boire un pur vin de vérité.

Nous serons ministres de rêves  
Puissants comme Dieu, ici-bas,  
De rois dont jamais ne s'achève  
Le long règne avant le trépas.

Je te dirai que le silence  
Au masque de nuit de la chair  
Sera changé par notre science  
En triomphant soleil d'hiver.

Nous aurons mérité les gloires  
D'Yseult la Blonde et de Tristan ;  
Et le monde entier voudra boire  
Aux âmes de parfaits amants.

SANS RÉPONSE,  
MAIS PEUT-ÊTRE CELA VAUT-IL MIEUX.

Je sens mon âme se glacer  
Lorsque je vois ma mort prochaine,  
Mur que ne peuvent ébranler  
Ni les prières ni les peines,  
Dans tous les miroirs se dresser  
Pour te cacher quoi qu'il advienne.

Aurais-je perdu tout espoir  
De te voir à quelque tournant  
De ce chemin où dans le noir  
Je marche depuis si longtemps  
En fuyant les yeux des miroirs  
Sans calmer les cris de mon sang ?

La charité, nue et sévère,  
À mon cœur inquiet ne suggère  
Même pas l'ombre d'un serment,  
Et la voix du Buisson Ardent  
Me paraît être imaginaire  
Écho de la voix du néant.

Aurais-je, malgré moi, versé  
Le sang, au point d'être renié  
Par toutes les routes qui mènent  
Du ciel au monde où je me traîne  
Obstinément pour rassurer

Mon âme avide d'éternelle  
Fervente pitié maternelle ?

*Peut-être ne suis-je qu'en rêve  
Un vieillard dont la vie s'achève  
Dans un monde vraiment sans Dieu  
Où la vie est un triste jeu.*

Du fond de mon cœur la mort crie :  
« Hou ! hou ! trêve d'hypocrisie !  
Les hiboux empaillés ne sont  
Que des idoles sans raison. »

## MÉLISANDE

Une brume obstinée cache à son âme  
L'océan qu'elle cherche inconsciemment.  
De quel lointain la rumeur de son sang  
Vient-elle combattre une obscure flamme ?

Tout au fond de l'eau son anneau la blâme ;  
Qu'a-t-elle voulu perdre en le perdant ?  
Elle croit nourrir un rêve innocent ;  
Elle a peur d'un jeu qu'elle juge infâme.

À quoi bon ! l'amour secret est plus fort  
Que l'instinct protecteur de toute vie ;  
Sa fidélité défiera la mort !

Sur son lit d'adieux, la mourante prie  
Qu'on lui donne l'enfant qui vient de naître, —  
Son bras reste inerte, il n'est pas le maître !

## ÉCRIT À DEUX MAINS

Lorsque nos corps seront brûlés  
Dans le sein d'un four crématoire,  
Pourra-t-on dire en vérité  
Terminées nos brèves histoires ?

Oh ! non ! ce sera nous encor,  
Cette cendre nue dispersée  
Dans l'océan bien loin des ports  
Où des étoiles sont ancrées.

Comme le Phénix, par le feu  
Nous aurons rajeuni nos vies,  
Ces mystères que le vrai Dieu  
À nos corps fragiles confie !

Qui nous dira ce que la Science  
Peut révéler réellement  
Sur la mort ou sur la souffrance  
De l'homme, — et sur la fin des temps ?

## DÉPART

C'est dit, la commode est fermée à clé,  
Nous ne sommes plus rien  
Que les parents d'une poupée  
Mystiquement vêtue,  
Comme les poissons du dernier été,  
D'une robe bleue ensoleillée de jaune.

« Rêve de poupée ! » dit-on  
Des noces d'un regret humble  
Et d'une ombre de l'avenir.  
Mais les nuits prisonnières  
Ne daignent plus croire vraiment  
À la sagesse des nations.

Nous n'irons plus rire sans joie,  
Main dans la main, par le monde.  
Tricher n'est pas jouer !  
C'est pourquoi nous désirerons  
Que notre fille clandestine  
Apprenne à peindre  
Toute seule  
Des fleurs de mélancolie  
Sur les nuits sans étoiles.

## SUR LA RIVE D'UN BAL DU 14 JUILLET

N'oublie pas notre tâche mystique  
Avant que sur un mur nu  
Une main invisible n'écrive  
Le maléfique « plus jamais ! »  
Nous devons nous libérer  
De cette nuit où tous les rêves  
D'union éternelle meurent  
Transpercés par un éclair.

Seuls tes yeux peuvent racheter  
Mes yeux condamnés au silence éternel.  
Hâte-toi, hâte-toi !  
Qui sait quand peut retentir  
Le sinistre « trop tard ! »  
Qui sait quand se révéleront  
Les tambours drapés de noir du Destin ?

N'attendons pas que s'établisse  
Dans notre sang le rire des étés.  
Dans nos âmes  
Les ombres et les prières,  
Hélas ! courent de concert !

## CHANSON POUR LA FIN D'UN RÊVE

Pauvre vieux  
Cœur soucieux,  
Tu vois mieux  
Que mes yeux  
Le vrai Dieu  
En tout lieu.

Ah ! cœur pieux  
Mais envieux  
Ambitieux,  
Quel adieu  
Sous des cieux  
Oublieux !



## RÊVERIE À DEUX

Ni Ophélie ni Hamlet, nous serons  
Les jardiniers de nos âmes inquiètes ;  
Yorick sera notre maître subtil.  
La tâche sera, certes, difficile,  
Car la charité des humains est faible.

Quand sera passé le temps de rêver,  
Nous ouvrirons les yeux, — un autre monde  
Se mettra soudain à vivre avec nous ;  
Une voix du désert aura vaincu  
Le silence noir voilant l'avenir.

Comment nos cœurs auraient-ils pu comprendre  
Seuls le geste hardi de Véronique,  
Puisque tous les chemins mènent au voile  
D'où crie le sang d'un éternel ailleurs ?

Nous aurons fui les rêveries stagnantes  
Où les étés s'efforcent d'attirer  
Tant d'orphelins qui se croient délaissés  
De l'âme nue de leur mère et de Dieu.

## FRAGILITÉ DE L'ÉVIDENCE

Je suis sorti du ventre d'une mère  
Morte sans avoir pu me dire adieu.  
Si je l'oublie, en quel temps, en quel lieu  
Dirai-je sans mentir une prière ?

J'espère tout de même être sauvé  
Si le Créateur, maître en injustice,  
Se repent et comprend ma rédemptrice  
Qui veut que mes péchés soient pardonnés.

Baroque pensée ! diront les sceptiques.  
Je ne suis pas le dernier à le voir.  
Mais puis-je abandonner mon seul espoir  
Au carrefour de la métaphysique ?

Je sens s'approcher le dernier été  
Où je dois souffrir sur cette terre.  
J'avoue que j'ai peur du sombre mystère  
De la mort, — qui pourrait m'en empêcher ?

Ah ! qu'est-ce que la mort pour qui peut croire  
Qu'une rédemptrice ouvre la mémoire  
De Dieu aux âmes nues des mécréants  
Qui ne se fient qu'à des rêves d'enfants ?

## CHANT DE SIMPLE CONSOLATION

Quand je serai mort, tu diras à Dieu,  
Qui t'écouterà du fond de ton cœur,  
Que ce fut toi qui alluma le feu  
Qui purifia mon âme de pécheur.

Et ce sera la pure vérité !  
Bien que souffrant comme tous les mortels  
Des maux que le destin sait infliger,  
J'aurai rêvé comme Jaufré Rudel,  
Je serai mort après avoir trouvé  
Réellement un amour éternel.

Du grave jardin des rêves à deux,  
En le nourrissant de notre ferveur,  
En l'arrosant des larmes de nos yeux,  
Nous aurons obtenu de belles fleurs !

## LIBRE EXAMEN

Des fleurs de papier d'ordalie,  
Des fleurs blanches, des fleurs bleues,  
S'ouvrent doucement comme une main  
Aux rayons mourants de la lune,  
Pour mieux comprendre Dieu.  
Dans le jardin des psaumes,  
Un souffle d'oubli charitable  
Passe, transformant en méditation  
Subtile les aveux de la tristesse.  
Cela existe puisque  
Je vis encore  
Malgré les efforts de la mort.

Une ombre éternelle brûle  
Dans le soleil qui appelle  
La main qui écrit  
À libérer de leur paresse  
Les cœurs qui souffrent de ne savoir  
Que gémir et crier.

Héroïque nostalgie  
D'un amour qui était une impasse tentante,  
Je t'ai reconnue,  
Je mourrai sans toi.

Dentelle de rêves frêles,

Ma dernière lettre  
Est pourtant sincère.

Ô banalité du mal !  
Chaque minute est nouvelle  
Et vieille comme les destins !  
Et voilà que la pitié  
N'a plus que Dieu pour l'arrêter  
Au bord de l'abîme  
Qu'il a créé !

Devant l'œuvre de la main,  
Les yeux, ouverts à tant d'énigmes  
Reconnues ou reniées par les nuits,  
Sentent les flammes des larmes  
Impatientes de montrer  
Leur légitime indignation.

## LUTTE D'UNE OMBRE AVEC UNE OMBRE

Dire, au fil de mes poèmes,  
Bons ou mauvais, que j'essaie de croire  
Que Dieu ouvre sa mémoire  
Même  
À ses enfants méchants,  
Est-ce mentir aveuglément ?  
Qui me le dira si ce n'est Celle  
Que j'appelle  
Sans fin du fond de mon sang,  
Et qui peut-être ne viendra  
Jamais racheter le mécréant  
Qui rêve ardemment  
De mourir dans les bras  
De la rédemptrice qu'il attend ?

## ATTENTE MÉDITÉE

J'attendrai les premières lueurs  
De l'incendie qui définira  
Sans équivoque les ombres  
De l'heure qui doit s'ouvrir  
Aux sources de l'éternité.

Aurai-je en vain  
Du sein de ma mère au seuil de la mort  
Guetté le tocsin ?  
Les cloches de la raison  
Me crient d'espérer, d'espérer.  
Je ravive dans ma mémoire  
Les notes des tocsins moqueurs  
Et l'allure de fantôme  
De la fumée.

## PETITE CHANSON PHILOSOPHIQUE

La faute d'Adam et Ève  
Doit-elle aveugler nos rêves ?  
La Bible dit tout ce qu'on veut  
Voir dans les promesses de Dieu.  
« Les seules choses certaines  
En ce monde sont les peines »,  
Murmure l'Ange de la Mort  
À l'oreille de l'homme fort.  
Celui-ci essaie quand même  
De résoudre un vieux problème :  
Partager un parfait amour  
Jusqu'à la fin du dernier jour.



## ENFIN UN DOUTE BIENVEILLANT

Lorsque tu arriveras  
Sur le seuil de l'enfer,  
Ton imagination, ton horreur  
Feront bien rire l'Adversaire,  
Car la souffrance, là-bas,  
N'a pas plus de frontières  
Que n'en a un désert parfait.

Es-tu tout à fait,  
Tout à fait étrangère au monde  
Qui voudrait encor te sauver,  
Âme égarée dans la nuit profonde  
Des âmes solitaires ?  
Est-ce que dans le ciel de ton attente  
Sont éteintes,  
Vraiment éteintes pour toujours,  
L'étoile de la Confiance,  
L'étoile de l'Espérance,  
La Charité du Créateur ?

## DERNIER PRINTEMPS

Ce printemps qui ne me donne  
Aucune chanson d'oubli  
Est plus triste que l'automne,  
Que le ciel soit bleu ou gris.

Ses fleurs en vain nous câlinent,  
Marâtre est cette saison !  
Les âmes des orphelines  
Pleurent-elles sans raison ?

Des étincelles mourantes  
Rachètent des ciels d'été  
Où des étoiles qui mentent  
Égarent les mal aimés.

L'austère mélancolie  
De mon cœur n'est que l'écho  
Du rêve déçu qui lie  
L'homme à l'amour sans défaut.

L'agonie sans fin des vagues  
Nourrit le secret amer  
Des fiancées dont les bagues  
Furent jetées dans la mer.

La charité arrogante

De la pluie, dans les jardins,  
Nourrit et berce les plantes  
Sans jamais dire « à demain ! »

Les chansons qu'elle fredonne  
Ont l'âpreté du Destin ;  
Bien naïf est qui étonne  
Une Nature sans frein !

Le printemps, la mort en gloire :  
Tout l'avenir du pécheur,  
Reflété dans la mémoire  
Immense du Créateur !

Des consolations mystiques  
J'ai scruté les horizons ;  
Ce triste printemps explique  
Aisément ma déception.

## SERMON D'UN SOUVENIR D'ENFANCE

Crois-tu vraiment qu'il soit trop tard  
Pour faire à ces rires blafards  
Des adieux définitifs,  
Et couvrir les plaies à vif  
D'un voile de sombres regrets  
Nourris par ton cœur en secret ?

Le silence est lourd, la nuit tombe  
Là-bas sur les rêves des tombes.  
Tu sens que depuis bien longtemps  
Une âme gémit dans ton sang,  
Mais tu as peur des remords  
Qu'enfante sans fin la mort.

Que penses-tu voir dans les vitrines  
Où des poupées aux grands yeux devinent  
L'amertume de ton cœur ?  
Une attente floue déjà en ruine ?  
Une brume où sans pudeur  
Rôde l'Ange du Malheur ?

Souffre, souffre, aveugle cœur,  
Arrose, arrose de pleurs  
La tombe disparue qui une fois  
Unique fit germer en toi la foi  
En un Dieu consolateur.

## À L'ÉTOILE PERDUE

Nous sommes tristes,  
La mer et moi,  
Parce que sans toi,  
Nous sommes désespérément seuls.

## CONQUÊTE DE LA RÉALITÉ PAR LA POÉSIE

C'était au temps des feus qu'on allumait  
Pour oublier, quand un rêve mourait ;  
Au temps où naissaient comme la fumée,  
Dans les cœurs violents, de troubles pensées.  
Tout ce qu'on voyait fuyait dans le ciel  
D'un avenir qui semblait éternel.  
Nous ne servions ni Dieu ni l'Adversaire,  
La pâle mort n'était pas notre affaire.  
Sans nous surprendre un cœur simple engendrait  
Son consolateur, le Grand Perroquet.  
C'était au temps où dans l'Âme du Monde,  
À la mémoire infiniment profonde,  
Reposaient Tristan et Yseult la Blonde.

### III

*'Put off that mask of burning gold  
With emerald eyes.'*

*'O no, my dear, you make so bold  
To find if hearts be wild and wise  
And yet not cold.'*

*'I would but find what's there to find,  
Love or deceit.'*

*'It was the mask engaged your mind,  
And after set your heart to beat,  
Not what's behind.'*

*'But lest you are my enemy,  
I must enquire.'*

*'O no, my dear, let all that be;  
What matter, so there is but fire  
In you, in me?'*

WILLIAM BUTLER YEATS





## PAYSAGES FAMILIERS

Du brutal été l'éloquent silence  
Unit aux corps que la terre digère  
Les âmes nues dont l'amère souffrance  
Défie toutes les croix du cimetière.

Par moments un léger frémissement  
Du feuillage taquin des arbres verts  
Rappelle à l'esprit, sans ménagement,  
Les nids disparus au cours de l'hiver.

Il n'y a guère, au fond, de différence  
Entre la Nature et le Créateur ;  
La Mort est leur fille, et quand on y pense  
L'Oubli reste le seul consolateur !

## UN DESTIN SIMPLE

Marthe était l'humble servante  
D'une reine fée méchante,  
Belle comme une pleine lune  
Et jalouse comme quarante  
Et une.

Marthe aima un Arlequin  
Coquin.  
Hélas ! le pantin que Marthe aimait  
Fut pendu à un crochet,  
Et à sa nature fidèle,  
Il dansait, dansait, dansait,  
Mu par une ficelle  
Que Marthe tirait, tirait, tirait.

Enfin,  
Marthe mourut de chagrin.

## FOI DE MÉCRÉANT SOUFFRANT !

Je crois, aujourd'hui, que je dois mourir ;  
Je savais que ma vie devrait finir,  
Mais sans bord me semblait mon avenir.  
Je peux maintenant dire sans mentir :  
« Fi d'une vie où il faut tant souffrir ! »

## ŒUVRE D'UNE FAIM

Cynique hiver ! la nuit est sans pudeur,  
Elle écoute et regarde à la fenêtre.  
Le feu crépite, et les flammes se tordent  
En vain, car avant que le jour se lève  
Tout sera éteint dans la cheminée  
Hantée par la faim et le désespoir,  
Le feu n'ayant plus rien à dévorer.  
Impitoyable est toute solitude !

Pauvre feu changé en criant blasphème !  
Il est seul dans la chambre, abandonné ;  
Les rêveurs qui l'aimaient n'attendent plus  
Auprès de lui la fin de leurs souffrances,  
Ils sont partis, chacun de son côté.

La faim peut bien, même seule, achever  
Le crime auquel des cœurs déçus renoncent !  
Le feu devenu bûcher de lui-même  
Aura la nuit pour témoin de sa mort.

## ÉPITAPHE ANCIENNE ET MODERNE

Dans le ciel le soleil naît, vit et meurt.  
Que cherches-tu, attentif promeneur ?  
La vérité ? — pourquoi ne pas la dire :  
La vie est mauvaise et la mort est pire.

## MUETTE OU CONSENTANTE VICTIME DU DESTIN ?

N'entends-tu pas gémir tes rêves  
Si, avant que l'été s'achève,  
Ils voient flétries toutes les fleurs  
Qu'ils avaient plantées dans ton cœur ?

N'entends-tu pas pleurer ton cœur  
Quand il voit se flétrir les fleurs  
Dans tous les jardins de tes rêves  
Bien avant que l'été s'achève ?

## CHARITÉ D'UNE MÉMOIRE FIDÈLE

Oublier la violence et le cynisme  
Des vérités léguées par le passé !  
Laissez rire tous ceux qui les connaissent  
Et souvenez-vous de ce qu'elles sont.  
Exprimez-les en subtiles maximes  
Si vos talents vous permettent ce jeu,  
Mais ayez, s'il vous plait, un peu pitié  
De ceux qui ont besoin d'être avertis  
De ce que le monde est, pour s'en défendre.

## PERPLEXITÉ DE POLICHINELLE

En se regardant, se regardant,  
Dans toutes les glaces,  
Il demande à son cœur que le doute ronge :  
« Que faire, que faire,  
Pour pouvoir encore espérer  
Gagner la pitié de quelque rédemptrice ? »

Le vampire qu'il a si longtemps pris  
Pour son amour-propre  
— Ah ! quelle horrible méprise ! —  
Ne lui a laissé que la peau et les os,  
Dont la mort, peu difficile,  
Se contentera.



## JUSTIFICATION D'UNE DISCIPLINE

Des chemins de nostalgie  
Sans issue, jamais abolie,  
Dans un âpre désert serpentent  
Vers un horizon qui défie  
Les âmes esseulées qui se repentent.  
Ni les grincements de dents ni les pleurs  
N'adoucissent les malheurs  
Dont le destin afflige les pécheurs.

Le soleil saigne, on l'a souvent dit  
Sans étonner les masques dont le rêve  
Sur un horizon de mensonges se lève,  
Phénix blessé chassé de son nid,  
Étoile de feu fille de la nuit,  
Source d'aveux que même l'amour fuit.

On dirait que toute pitié  
Est étrangère à la Nature !  
Peut-être que le Créateur  
Œuvra six jours les yeux bandés !

Nous aurons à chercher en nous  
La secrète mélancolie  
Des vagues qui viennent mourir,  
Sereines ou pleines de rage,  
Sur des rivages sans pardon.

## SOLEIL DE DÉCEMBRE

Que ton âme n'imité pas  
Le grave lanceur de rayons  
Qui dans la nuit de l'au-delà  
Attend un nouvel horizon !

Détourne ton regard de feu  
Des énigmes qui se dénudent,  
Et bois sans peur le sang houleux  
Des songes de la solitude !

Que ta course défie le cours  
Du torrent de stérile amour  
Où se baigne une aube imparfaite  
Pour séduire de vieux poètes !

Ne laisse pas mourir des fleurs  
Sans t'incliner devant leur âme,  
Toi qui peux être sombre flamme,  
Symbole ambigu du malheur !

Soleil d'hiver, soleil d'été,  
Tous les deux ensemble ? qu'importe !  
Devant toi, sans la moindre escorte,  
Le Psalmiste nu peut danser !

Le crépuscule étreint le cœur

De ceux qui ont perdu leur mère  
Et depuis leur enfance amère  
Font peu confiance au Créateur ;  
N'abandonne pas ta douceur  
À la lumière ivre de plaire !

Laisse mûrir l'âpre silence  
De la nuit dans les cœurs des nids !  
Quelle nostalgie ne commence  
À vivre dans un faible cri ?

Soleil de la mélancolie,  
On t'a cru noir, l'es-tu vraiment ?  
Il faut, il faut que tu défies  
Encore et encore Satan !

« Rien de nouveau, dit l'Ecclésiaste,  
Sous le soleil ! » mais quel contraste  
Entre les promesses de Dieu  
Et le monde que voient mes yeux !

Rassure-moi, dis-moi que l'Âme  
Du Monde ne peut pas s'éteindre,  
Et qu'il est enfantin de craindre  
La mort que l'Autre Vie acclame.

Que rien pour ton cœur n'ait de charme  
Plus grand que de pouvoir donner  
Aux arbres les couleurs des larmes  
Des neiges des printemps passés !

Soleil que mon cœur imprudent  
Est tenté de blâmer souvent,  
Ne laisse pas l'ombre du temps  
Grandir sur le mur de mon sang,  
Abri d'un écho bienveillant,  
Car il est bien vieux, maintenant !

Si tu es vraiment renaissance,  
Promets-moi la fin de l'absence  
De ce monde en deuil où j'écris  
De l'Infini par Dieu promis !

## AUX NUAGES

Quand je serai mort, allez témoigner  
Que j'aurai vécu vraiment rebelle  
À ce que Dieu a su faire exister.

Seuls les ennemis de la Vérité  
Disent que le Rêve est aussi vieux qu'elle.  
Quel aveugle dit que la vie est belle,  
Quel sourd dit qu'elle sait vraiment chanter ?

La nuit tentaculaire et corruptrice  
De ma vie va mourir en enfantant  
Une autre nuit, peut-être aussi féroce  
Que sa mère, et plus qu'elle avidement  
Donnant le sein aux douleurs éternelles.  
Dieu a pitié, mais par quel artifice  
Peut se protéger un cœur mécréant,  
Comme le mien, de la peur cruelle  
De ne fuir l'enfer que dans le néant ?

## IMITATION ACCEPTÉE PAR LASSITUDE

Promesses de feu de bois  
Démenties dès que la nuit s'éveille.

Proie sans aveu d'une absence lointaine  
Sensible, fidèle, abandonnée  
Au silence fulgurant des orphelins

Langues grises prêtes à ramper  
Au milieu de ruines toujours fraîches.

Lumière teinte de hasard sans limite

Livre ouvert aux pages souvent lues  
Faute de quenouille.

Un grain de sel d'occasion  
Trop beau pour être vrai.

Occasions de se taire en beauté  
Purement et simplement perdues.

Tout ce qu'on peut ne pas se dire  
Sans en avoir peur.

Une prophétie aussi profonde  
Qu'un deuil enveloppant toutes les étoiles.

Nuée de phalènes qui ornent  
Le voile nuptial de la mort.

Flamme élue entre toutes les flammes  
Où le destin peut allumer  
Sa torche de bourreau.

Ce n'est pas tout

Un homme compte sur ses doigts  
Les grains de sel de ses adieux.  
Rien de plus facile !

Je vois dans la glace impassible  
Du marchand de lunettes saisonnier  
Un pauvre vieux qui me sourit  
Et fait semblant d'être étonné.  
C'est certainement moi,  
Et j'ai bien peur que ce soit moi.

DANS LA FORÊT DES CRIS PERDUS  
ET ABANDONNÉS

D'une feuille à l'autre tout change;  
La lumière est-elle plus libre  
Que les arbres ?  
Des soupirs soupçonneux passent,  
Noués sans méthode à des souvenirs futurs.  
Personne ne sait dire si la lune  
Est plus ou moins que le soleil sanglant  
Coupable d'un vol sans escale  
Inintelligible et nu.  
Il ne faut pas dire : « étoiles,  
Aucune de vous ne me guidera. »

Ah ! voyants qui voyez ma misère,  
J'ai bien vu qu'à la longue,  
Au cours des voyages des langages,  
Tous les proverbes pourrissent.

Lumière de la solitude,  
Aide-moi à mourir pardonné !  
Je suis si fatigué !

Le cœur aveugle  
Ne peut ni comprendre ni fuir  
La douleur des vieilles ombres  
Clouées sur les seuils de l'infini.

Mon corps sera peut-être mangé



Par des vautours d'un Radeau de la Méduse ;  
J'aimerais mieux qu'il soit brûlé  
Dans un bon vieux four crématoire,  
Et que ses atomes soient dispersés  
Dans l'air et dans la mer.  
Mais quoi ! le règne de l'incertain  
S'étend du Big-Bang à la Fin des Temps.  
Voilà, voilà !  
Je n'ai plus rien à dire,  
Sinon, comme toujours, au Créateur :  
« Aie pitié ! »

Rien de ce qu'on peut ouvrir n'est vide.  
Ce crépuscule est de plus en plus vague.  
En temps ordinaire,  
La rosée se souvient peut-être  
De la lumière qui parle  
De feuille en feuille  
Aux rêves qui se sont épris  
Les uns des autres sans,  
Mais oui, sans  
La moindre raison.

Il n'est pas de douleur pire  
Que celle qu'on a VUE, bien qu'aveugle,  
Un jour d'épreuve décisive  
Tournoyer au-dessus  
Des attentes de son cœur.

## AVEU UTILE

Chose terrible est la vie! —  
Mais la mort !  
Il faut, il faut que tu pries  
Pour que moins dure soit mon agonie,  
Car je ne suis ni courageux ni fort.

Je gémis, je crie,  
Car si Dieu m'oublie,  
Lorsque j'aurai quitté le port  
Je serai seul à bord  
Du bateau sur la mer infinie ;  
Et comment dans le ciel noir mes yeux  
Pourront-ils voir l'étoile noire  
Qui montre le chemin de la mémoire  
Accueillante de Dieu ?

## LEÇON DE PHILOSOPHIE

Tu voudrais qu'on te dise pourquoi  
Tu souffres depuis si longtemps ?  
Mais tu le sais aussi bien que moi !  
Tu étais destiné  
À naître bête et méchant  
Dans ce monde terraque,   
Et à souffrir jusqu'à la fin des temps,  
À moins qu'une rédemptrice t'aime  
Assez pour comprendre tes poèmes  
Et montrer au Créateur  
Qu'il pourra se voir dans ton cœur.

La fin des temps n'est pas ce que l'on croit  
Dans un monde où l'on voit  
Rire et rire la mort  
Folle de joie quand la raison s'endort.  
Cours, à cheval sur un bras de ta croix !  
Cours, cours sur ton cheval de bois !

## FILLES D'UNE DOULEUR

Quelques blanches lueurs errent dans le ciel noir.  
Savez-vous ce que c'est, voulez-vous le savoir ?

Gouttes de lait perdues par le hasard distrait,  
Seront-elles sauvées par un amour secret  
Dont l'art peut transformer en gouttes de rosée  
Toute étoile appelée à être rédemptrice ?  
Gouttes de lait guidant sur le sein de la nuit,  
De rêve nu en rêve nu, l'âme mystique ?

Les esprits tourmentés par leur libre raison  
Seront-ils apaisés lorsque la mort viendra  
Dire que ces lueurs sont de petites larmes  
De vieux chercheurs d'un Dieu qui les prenne en son ventre  
Comme l'océan prend une goutte de pluie,  
Lui faisant oublier, enfin, sa nostalgie ?

## FRUCTIDOR PÂLE

Suis-je aveugle, suis-je dément ?  
N'ai-je plus confiance en Dieu ?  
Je vois peu de fruits sur l'arbre  
De la science et de l'art dans le jardin.

Je vois bien que ma paresse  
Est complice d'une tristesse  
Tantôt mère d'un délire,  
Tantôt lumière blafarde  
Étouffant des espérances  
Peut-être libératrices.

Les heures, les jours, les mois passent.  
La mort œuvre sans arrêt.

Perverse paresse,  
Tu m'as bien des fois humilié,  
Cachée par un de tes nombreux masques,  
Avant que je te reconnaisse !

Et maintenant que je me traîne  
Sur mon dernier chemin,  
À dire vrai, que j'ai de peine  
À te faire lâcher ma main !

## UN LÉGER VENT SE LÈVE

Rassurez-vous, jardiniers  
D'un imparfait amour,  
Vos âmes sauront se mêler  
Dans le sein de Dieu, pour toujours ;  
Et vous oublierez, vous oublierez  
Les carcasses sans mystère  
Abandonnées aux vautours  
Qui purifient la terre.

## HARANGUE INTERROMPUE PRONONCÉE SUR LE SEUIL DE LA CAVERNE

Ferons-nous la folie de confier  
Notre espérance aux mains du temps,  
Ce serviteur vigilant  
De la mort étrangère à la pitié,  
De la mort voyageuse infatigable  
Qui écrit, d'un seul doigt, sur le sable  
Des rêves que ravagent les tempêtes,  
Les noms qu'elle craint d'oublier  
Avant que sonne la trompette  
Du Jugement Dernier ?

Au-delà d'heures désunies  
S'étend peut-être une aube infinie.  
La solitude aux ailes de plomb  
Plane dans la nuée de notre raison,  
Et, sourde aux imaginations du Créateur,  
Partage ses proies avec nos peurs.

Douloureuse profondeur du silence  
D'un Dieu sauveur, dans les apparences !  
Nous sommes deux, pourtant, qui attendons  
Réellement sous le ciel de Platon.

## TARD DANS LA VIE

Nous avons tous les deux les cheveux blancs.

La solitude est morte, et maintenant  
Nous pouvons en parler sincèrement.

Nous avouerons-nous que nos cœurs béants  
Longtemps, hélas ! crédules et méfiants  
Furent proies de cruels renoncements ?  
Dieu vienne en aide à nos cœurs repentants !



## DEVANT DES HEURES HOULEUSES

Tu es triste  
Comme les mouettes qui crient  
Dans le ciel de ton cœur ;  
C'est raisonnable  
Car tes souvenirs  
Ont laissé dans ton cœur des plaies inguérissables ;  
Mais tu te révoltes !  
Laisse-moi rire !  
Le sommeil dont tu as peur  
N'est nullement nécessaire ;  
Les révélations qu'il crie ou murmure  
Peuvent aussi bien survenir  
Lorsque tu ne dors pas.

## RIVAGE CACHÉ

La forge est sombre, il est bien vieux,  
Ce marteau qui frappe l'enclume  
Pour crier, ivre d'amertume :  
« Je n'ai jamais aimé que Dieu ! »

Sur la page vierge, l'écume  
Des larmes transcrit de son mieux  
Les sanglots du cœur malheureux :  
« Le sang alourdit toute brume,  
Car les prières que nous fûmes  
Sont devenues mensonges pieux ! »

Un rêve s'apprête à descendre  
Au Shéol, où tous les soleils  
Trouvent leur éternel sommeil.  
Grise et froide sera la cendre !  
La nostalgie, hélas ! n'engendre  
Que souvenirs aux deuils pareils !

## MYSTÈRES DU SOIR

Une cloche douce tinte  
Dans un rêve d'autrefois.  
Quelle est cette ombre qui me tente  
Aujourd'hui du fond du ciel gris ?

Nostalgie d'une promesse morte  
Dans le désert de mon cœur,  
Est-ce ton âme qui hulule  
Comme le vent ?

Quel écho répète sans cesse  
La prière du mécréant  
Dans la vallée où la neige  
Tombera silencieusement  
Lorsque la mort viendra prendre  
Le pauvre homme qui se repent  
D'avoir été fou si longtemps ?

*LE MARIAGE POUR TOUS*  
(SAYNÈTE POUR LA FÊTE DES *POURIM*)

« Plus rien, désormais, ne sera drôle,  
Sous le soleil, de l'équateur aux pôles ;  
Les illusions qui réjouissaient les cœurs  
Seront emportées par un vent moqueur ! »  
Clame le Serpent, prince des menteurs.  
Ève et Adam docilement se prêtent  
Au jeu, car Dieu les a faits un peu bêtes.

## NUIT OUVERTE

Elle tire sur sa ficelle, —  
Elle est pourtant bien belle,  
Cette lune du lundi,  
Que Pierrot maudit  
Parce que dans le ciel il est écrit  
Qu'à Venise ou à Paris,  
On aura beau dire et beau faire,  
Son ombre mourra solitaire.

« Le dimanche est une imposture »,  
Pense Pierrot, « car la Nature,  
En vérité,  
Est sans pitié :  
La lune reste sans mari,  
Les chiens sont asservis,  
Je rêve sans profit. »

## BULLE DE LUCIDITÉ

Murmure ou crie  
Que tu vas bientôt venir  
De la nuit où tu pries  
M'aider à mourir  
Sans sombrer dans la folie  
De croire sans fin mon agonie,  
Sans espérance mon cœur,  
Sans mémoire le Créateur !

## NOCTURNE

— Pourquoi changer de malheur ?  
Toujours au fond la même peur !  
— C'est vrai, mais j'essaie quand même  
D'apitoyer la mort, qui n'aime  
Ni la raison ni le cœur.  
Se résigner ? c'est vite dit !  
Si seulement venait l'oubli  
De la dure réalité  
Qu'Ève et Adam, par leur péché.  
Ont fait entrer  
Dans le monde par Dieu créé !

## UNE PETITE CHANSON D'ADIEU

L'alliance de l'esprit et de la chair  
Luttant avec la mort n'est qu'un éclair,  
Nous le savons, dans la nuit d'un enfer.  
Tu verras avant le prochain hiver  
Mes cendres mêlées à l'eau de la mer.  
Pourquoi je vis, pourquoi j'écris des vers  
Célébrant l'oubli dans ton cœur amer,  
Dieu seul le comprend, dans son ciel de fer !



## SOUS LA LUNE D'UN MOIS DE MAI

Tu n'es pas le seul solitaire  
Que la lune fasse souffrir  
D'amour et de lourds souvenirs ;  
Les loups sages savent se taire.

Souviens-toi que tu dois mourir !  
Tu n'es pas le seul sur la terre  
Qui fasse de vaines prières ;  
Dieu est sourd, à quoi bon gémir !

## TROUBLE MOTIF DE DOUÛE

Peut-être éphémères  
Sont les choix que Dieu tolère.  
Peut-être.  
Mais à quoi peut-on se fier ?  
Souviens-toi qu'avant même de naître  
Tu donnais des coups de pied  
Dans le ventre de ta mère !

Crois-tu que ton âme ait vraiment  
Librement  
Dit : « plutôt que le néant,  
Le juste éternel châtimeut  
Des âmes qui ont renié,  
Pour moins souffrir, la Vérité ! »

## ÉTANG SANS MASQUE

Face à l'étang, un homme se souvient  
De la profondeur de l'âpre tristesse  
Qu'il vit, prisonnier d'un fatal été,  
Rôder dans les yeux d'une délaissée.

Au-dessus de l'eau plane l'ombre nue  
D'une consolation artificielle.  
Rien de nouveau, pourtant, dans le murmure  
Justement indigné de la Nature !  
« Sous le soleil, sur le seuil de la mort,  
Partout la vraie justice est orpheline ! »  
Se dit l'homme, qui sait qu'il peut mourir  
Sans avoir réparé l'âme tentée  
De défier Dieu créateur des étangs.

Un homme ordinaire où le crépuscule  
De la vie pourra seul ouvrir à Dieu  
Un chemin de pitié et de pardon.

## DEVANT LE MIROIR DE L'ABSENTE

Que suis-je de plus qu'un oiseau malade  
Qui pleure dans tes mains, tremblant de voir  
Ton image dans l'eau de la cascade  
Qui alimente un profond désespoir ?

Que suis-je de plus que l'ombre pâlie  
De cette promesse où buvait ton cœur  
Du temps que des jardins de notre vie  
Avaient disparu les merles moqueurs ?

Que suis-je de plus qu'un souffle des lèvres  
Douloureusement nues d'un mécréant  
Dont nulle pensée ne calme la fièvre ?  
Ah ! la nuit vient, prie pour moi ! — maintenant !

## SAGESSE DU MOIS DE MAI

Fais bien attention, rêverie tardive,  
Les ombres des fleurs, à midi, sont frêles ;  
On entend parfois, en ouvrant bien l'âme,  
Dans les jardins, des chansons de marelle.

À cloche-pied, des futures mamans  
S'amuse à gagner le paradis.  
On dirait que Dieu, dans son ciel, s'amuse  
À créer des vies pour nourrir la mort.

Il faudrait voir, sans en être effrayé,  
Et parfois même en éclatant de rire,  
Le véritable envers d'un crépuscule,  
Pour croire patients les rêves reniés !

Futures mamans de futures mortes,  
Donnez vos soins aux rêves d'aujourd'hui ;  
Vous ne savez pas s'ils se flétriront  
Ou fleuriront au soleil de vos noces !

## DE L'ART DE VIVRE

*(C'est un personnage de la Commedia dell'Arte qui parle)*

En d'autres temps, notre main sur la Bible,  
Nous aurions juré d'adoucir ensemble  
Les hivers de nos vies et les aveux  
De cœurs où les échos ignorent Dieu ;  
Nous aurions pardonné au ciel ses neiges  
Et ses soleils voilés qui nous affligent ;  
Nous aurions promis au Consolateur  
D'essayer d'oublier tous nos malheurs.

*Mon rôle est celui d'un Pierrot sans âge  
Qui fait la bête en croyant faire l'ange !  
La vie est comédie ! comme il le faut  
Riez, Mesdames et Messieurs ! Bientôt  
Vous pourrez me revoir sur cette scène,  
Ma main tenant la main de Colombine.  
Mieux vaut, je vous le dis, en vérité,  
Mourir de plaisir que d'un cœur brisé !*

SOURCES NUES  
QU'UNE AUMÔNE FAIT ÉNIGMES

Même si tout est perdu	9
Question moins innocente qu'elle n'en a l'air	10
Un jardin masque sans visage	11
Un jour d'été sans pudeur	12
Un temps de naufrages	14
Mystère d'un savoir en gestation	15
Les larmes de bonheur	16
Chanson de toute saison	17
Une heure d'une errance féconde	18
Sous des ciels sévères et sans masque	19
Croire et savoir	20
Un vaincu résigné	21
À un jardinier perplexe	22
Prouvé par tant d'ombres sourdes	23
Épitaphe voulue par un libre penseur	24
Malgré tout, un rayon de certitude	25
Par un beau jour d'été	26
Après avoir dénoué l'illusion d'une aumône	27
Trop tard ?	28
Un avant-goût de la damnation	29
Âpre nudité	30
Écrit malgré la nuit	31
Courage enfant de la peur	32
Fragment d'un idéal	33
Litanie en désordre	34
Souffrance et révolte d'un chercheur de Dieu	35
Une épitaphe qui démasque de vieilles ténèbres	36
Voyageur de venimeux étés	37
Seul devant la fenêtre fermée	38

Pris dans la nudité des heures	39
Plainte d'un fantôme dans le Ghetto	40
Récit du dernier personnage	41
Mauvais pasteur	42
Que suis-je ?	43
Chemin de vérités	44
Absence terrestre	45
Nid de flammes	46
Une veillée ordinaire d'une esseulée	49
Intermède	50
Lamentation utile	52
N'est-ce qu'une simple réparation ?	54
D'une grappe sans reflet	56
Chanson pour la fin du règne des rêves	57
Heures d'inquiétude partagée	58
Aumône d'un silence	60
Des temps de pauvres surprises	61
Épitaphe nue	62
Prophétie exigeante	63
Nouvelles d'un temps qui viendra	64
Sans réponse, mais peut-être cela vaut-il mieux	66
Mélisande	68
Écrit à deux mains	69
Départ	70
Sur la rive d'un bal du 14 juillet	71
Chanson pour la fin d'un rêve	72
Rêverie à deux	73
Fragilité de l'évidence	74
Chant de simple consolation	75
Libre examen	76
Lutte d'une ombre avec une ombre	78
Attente méditée	79
Petite chanson philosophique	80



Enfin un doute bienveillant	81
Dernier printemps	82
Sermon d'un souvenir d'enfance	84
À l'étoile perdue	85
Conquête de la réalité par la poésie	86
Paysages familiers	89
Un destin simple	90
Foi de mécréant souffrant !	91
Œuvre d'une faim	92
Épitaphe ancienne et moderne	93
Muette ou consentante victime du destin ?	94
Charité d'une mémoire fidèle	95
Perplexité de Polichinelle	96
Justification d'une discipline	97
Soleil de décembre	98
Aux nuages	101
Imitation acceptée par lassitude	102
Dans la forêt des cris perdus et abandonnés	104
Aveu utile	106
Leçon de philosophie	107
Filles d'une douleur	108
Fructidor pâle	109
Un léger vent se lève	110
Harangue interrompue prononcée sur le seuil de la caverne	111
Tard dans la vie	112
Devant des heures houleuses	113
Rivage caché	114
Mystères du soir	115
<i>Le mariage pour tous</i> (saynète pour la fête des <i>pourim</i> )	116
Nuit ouverte	117
Bulle de lucidité	118
Nocturne	119
Une petite chanson d'adieu	120

Sous la lune d'un mois de mai	121
Trouble motif de doute	122
Étang sans masque	123
Devant le miroir de l'absente	124
Sagesse du mois de mai	125
De l'art de vivre ( <i>C'est un personnage de la Commedia d'ell'Arte qui parle</i> )	126

Ouvrages de poésie de Wilfrid Sébaoun  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets et 36 chansons nouvelles  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)  
Sur les rives d'une attente au regard impénétrable  
D'où je pouvais voir ton âme scintiller (3 tomes)  
Sources nues qu'une aumône fait énigmes

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2016

Imprimé en France